

LA RUE

**REVUE CULTURELLE ET LITTÉRAIRE
D'EXPRESSION ANARCHISTE**

Roland BOSDEVEIX : Camarades, on attend le changement !

**Serge BASSON : Société de consommation
ou société d'exploitation ?**

André DEVRIENDT : La protection sociale

Jean-Marc RAYNAUD : Amour... Anarchie...

**Maurice JOYEUX : A propos d'un congrès national
de la CNT en Espagne**

**Alexis VANCIA : Au Liban, goulet d'étranglement des civilisations
depuis les temps protohistoriques**

**Didier ROUSSOPOULOS : L'après-référendum...
une perspective anarchiste**

MATO-TOPE : « Mourir à Madrid » vingt ans après

INTERVIEW

Léo FERRÉ

Par **Françoise TRAVELET**

Pierre REGNIER : Révez chantez - Poème Tract

Camille BRYEN : Poème

N° 34/35 F

2^e trimestre 1984

Edité par le groupe libertaire Louise-Michel

LEO FERRE

par Françoise TRAVELET

13 décembre 1983... 20 heures. Espace Balard. Un chapiteau immense, dressé entre terre et nuit sur le terrain vague d'une usine en démolition. Des affiches en noir et blanc : Gala de soutien à Radio-Libertaire — Léo Ferré balisent le parcours des spectateurs qui se dirigent, en files compactes, vers le même rendez-vous. Au-dessus de la scène, une banderole : Fédération anarchiste. Une rumeur diffuse... Des volutes de fumées... Ce qu'on appelle l'attente. Et, soudain, **Préface...** Une présence, une voix, une solitude multiple qui impulse son rythme à la poésie et à la musique. Quelques imprécations, et beaucoup de connivence, quand les projecteurs nimbent la salle pour **l'Adieu** d'Apollinaire, ou l'enflamment pour **Thank you Satan**, et **Les Anarchistes**.

13 décembre 1983... 15 heures. Un hôtel près de la Gare de Lyon. La sérénité, le sourire de Léo... Comment imaginer cette dépossession de soi, quelques heures plus tard, sur la scène ? Et la ferveur de quelque 7.000 spectateurs... dans un espace « comment », Léo ?

— Françoise Travelet : En feuilletant les collections du **Libertaire**, j'ai vu que tu avais commencé à chanter pour les anarchistes en 1948-49. Te souviens-tu de ces premiers galas ?

— Léo Ferré : Je n'ai pas de souvenirs précis, sinon que l'on me contactait et que je venais chanter deux ou trois chansons. Je suppose que la première rencontre s'est faite en 1948. On m'avait demandé de chanter pour des exilés espagnols et, forcément, il y avait parmi eux beaucoup d'anarchistes. C'est à cette occasion que j'ai écrit, dans un autobus, **Le Flamenco de Paris**, c'est à cette occasion que les premiers liens ont dû se tisser... Mais l'enchaînement ? Ensuite, en alternance avec Brassens, tantôt au Moulin de la Galette, tantôt à la Mutualité, j'ai fait en moyenne un gala par an pour **Le Monde libertaire** et la Fédération anarchiste, entre 1953 et 1971. Je me rappelle même avoir été convoqué, avec Maurice Joyeux, Quai des Orfèvres, pour des affiches collées en-dehors des panneaux autorisés. J'ai laissé parler le type... Une machine à écrire cliquetait... Au bout d'un certain temps, je lui ai dit :

« Excusez-moi de vous interrompre, mais avez-vous trouvé quelqu'un en train de poser une de ces affiches ? » Il m'a répondu : « Non ». Alors, je lui ai fait remarquer que la loi exigeait le constat du délit, et je suis parti.

— F. T. : Dans quelles circonstances as-tu découvert l'anarchie ?

— L. F. : C'était en 1930. J'avais quatorze ans... J'ai cherché — parce qu'on avait dû m'en parler — le mot « anarchie » dans le petit Larousse, et j'ai lu : « négation de toute autorité, d'où qu'elle vienne ». Cela m'a plu. Quelques années plus tard, je me suis dit que cela devait être le sentiment, même caché, de la plupart des gens. La négation de toute autorité, c'est aussi noble que l'amour... C'est pour cela que je dis : « Anarchie, avec un grand A comme Amour ».

— F. T. : Dans un album intitulé « Amour Anarchie », tu rends indissociables ces deux notions. Et pourtant, tu définis l'anarchie comme la solitude. Amour et solitude, quel point commun ?

— L. F. : Je crois que l'amour est aussi la solitude. On n'aime que ce qu'on invente... Alors, on cherche à trouver dans l'autre ce qu'on a inventé. Il y a beaucoup de « ratages » en amour, qui tiennent à peu de choses.. et. c'est triste ! L'invention permanente, elle, est fantastique.

— F. T. : Est-ce pour cette raison que tu as écrit dans **Poète... vos papiers** « Anarchie, divine anarchie » ?

— L. F. : Oui. Comme quelqu'un peut dire : « divin crépuscule », « divin bonheur »...

— F. T. : Pour toi, l'anarchie ne se confond pas avec les théoriciens ?

— L. F. : Non. Sauf un type formidable : Max Stirner. Je l'ai lu — ou plutôt sur-lu — une première fois, dans une mauvaise traduction, sur un papier abominable, dans une édition faite sous l'Occupation. Je l'ai relu depuis, dans une autre traduction, puis en italien. Je ne comprends pas que Stirner soit à ce point méconnu, en France mais aussi en Allemagne... Quand j'ai chanté, en avril dernier, à Hambourg, j'ai parlé de Stirner à une jeune étudiante qui ne le connaissait pas. Il paraît que, le lendemain, elle a embêté tout le monde pour trouver un texte de Stirner...

— F. T. : Stirner, c'est l'individualisme...

— L. F. : L'anarchie, si elle n'est pas individualiste, devient l'anarchisme et cela finit dans un Etat, avec le pouvoir ! Pour moi, l'anarchie ne se confond pas avec l'anarchisme, et c'est l'anarchie que je choisis.

— F. T. : Ton refus du pouvoir est-il refus d'une structure ou de l'autorité ?

— L. F. : De l'autorité ! Un jour, un type m'a posé une question qu'il imaginait devoir m'embarrasser : « Vous êtes contre le pouvoir mais vous vous arrêtez au feu rouge ? » J'ai répondu : « Oui. Parce que je respecte celui qui est au feu vert, de l'autre côté ». C'est pour-

quoi je dis que la police devrait se réduire à des ordinateurs fonctionnels, qui excluraient l'intervention de la police en tant que force d'Etat et de pouvoir.

POUR UNE TECHNIQUE DE LA DECOMPOSITION.

— F. T. : Tu as déclaré que tu étais heureux d'assister, en Italie où tu vis, à une désagrégation du pouvoir...

— L.F. : La situation en Italie est particulière du fait des origines de ce pays et de son passé somptueux. Mais il y a surtout le fait que le Président du Conseil italien a un pouvoir limité : il peut être « débarqué » à tout moment. En France, le pouvoir est détenu par un seul homme, pour sept ans... Aux USA, pour quatre ans, et Reagan prend déjà ses décisions en fonction des prochaines élections... C'est pour cela que je trouve très bien que le pouvoir soit chancelant. C'est une limite extraordinaire à la dictature.

— F.T. : Penses-tu que la désagrégation d'un Etat ou la décomposition d'une société soit un facteur de création ? Ou penses-tu que nous sommes dans une période de décadence, comme ce fut le cas de Byzance ?

— L.F. : Byzance a laissé des œuvres d'art... Nous, nous ne laisserons rien. Les artistes contemporains — qu'on dit artistes et contemporains — sont noyés dans la masse. Cela produit la peinture que tu peux voir et la musique que tu connais. Imagine la place de la Concorde... S'il n'y a personne tu es tranquille... Si la circulation est dense, tu en as pour deux heures... Il y a, paraît-il, entre 15.000 et 25.000 peintres professionnels à Paris. Le vrai artiste qui se trouve dans un « embouteillage » peut attendre éternellement !

— F. T. : Dans la préface de **Testament Phonographe**, intitulée « Technique de l'Exil », tu dis que tu aspiras à une morale — ou antimorale ? — de la décomposition. Cette décomposition est-elle sociale ou individuelle ?

— L. F. : Les deux à la fois. Ce texte est le point de départ d'un livre que je voudrais écrire. Kant a écrit **La Critique de la raison pure**, Sartre **La critique de la raison dialectique**... Moi, je voudrais écrire **La critique de la raison commune**... La technique de la décomposition, c'est une analyse psychologique interne qui me permet de croire que nous ne sommes pas ici pour laisser des œuvres, mais pour rien... Parce que tout finira, un jour, dans... Rien !

— F. T. : Je voulais précisément te poser une question sur le nucléaire et le pacifisme. Dans le « rien » qui nous attend, quelle place donnes-tu aux Pershing et autres SS 20 ?

— L. F. : Actuellement, des gens arrivent à te dire que, s'il y a une bombe, son tir sera tellement précis que cela ne fera de dégâts que sur une zone limitée... Qu'on puisse dire cela prouve que les gens sont

prêts à tout ! Moi, je trouve cela incroyable. Les Soviétiques ne sont pas contents des fusées Pershing alors qu'ils ont les SS 20, etc... On m'a demandé, à Hambourg, de participer à une grande fête du pacifisme. L'idée est belle et généreuse. Cependant j'ai refusé, parce que je pense tout cela inutile et aussi parce que je me méfie d'un certain pacifisme qui s'aveugle lui-même... Nous n'avons rien entre les mains et, comme je l'ai écrit il y a plus de vingt ans maintenant, il y a des équations qui nous retomberont sur la gueule !

— F. T. : Te sens-tu « humaniste » ?

— L. F. : Je ne sais pas ce que cela veut dire.

— F. T. : As-tu l'impression que tu peux agir pour les hommes ? As-tu le sentiment que les hommes « de bonne volonté » peuvent maîtriser le monde et que c'est à ces hommes que tu t'adresses ?

— L. F. : Si je devais agir pour les hommes, je ne ferais rien. Je ne me suis jamais levé un matin en me disant : « Je vais écrire pour mes contemporains »... Ou même « pour mes amis »... Je ne pourrais pas écrire.

LES RENEGATS.

— F. T. : Actuellement, des gens qui ont voté pour la gauche en 1981 se tournent vers la droite. Nous assistons à une recrudescence inquiétante du racisme. Comment expliques-tu le renouveau des idées les plus réactionnaires ?

— L. F. : Ce n'est pas tellement étonnant. J'ai connu l'Italie fasciste. S'il y avait un régime de droite en France, tous les gens seraient de droite ! Sur le vote de gauche, en 1981, il y aurait beaucoup à dire... Les gens ont voté à gauche parce qu'il n'y avait pas d'alternative. Ils ont voulu « changer » ! Je ne suis pas d'accord avec le pouvoir actuel, mais je n'admets pas que quelqu'un qui s'est affirmé à gauche lâche la gauche. Cela me fait penser à ce qui se passe chez les Brigades rouges en Italie, depuis la loi des « repentis »... Qui sont ces « repentis », sinon des donneurs ? Et, pour une amnistie ou une remise de peine, ils donnent à tout va ! Quand on s'est affirmé politiquement, on ne peut que rester dans cet « endroit » de la politique qu'on a choisi. J'ai horreur des renégats du stalinisme...

— F. T. : N'admets-tu aucun droit à l'erreur ?

— L. F. : Les Staliniens savaient qu'ils se trompaient !

— F. T. : Qu'est-ce qui provoque en toi la colère ou la violence ?

— L. F. : Dans la vie, je tape des pieds, je gueule... Même si je suis tout seul... Il y a tellement d'occasions que je préfère, aujourd'hui, fermer téléviseur et radio. Comment, moi, dans mon petit domaine, pourrais-je faire quoi que ce soit ? La seule chose que je puisse faire, c'est dire ce que je pense, et qui coïncidera peut-être avec ce que d'autres pensent.

— F. T. : Tu m'as dit, un jour, n'être engagé que vis-à-vis de ce que tu faisais, non de ton public. Refuses-tu toujours l'« engagement » au sens sartrien ?

— L. F. : Seuls les facteurs ou les télégraphistes ont des messages à transmettre. Je pense que le poète est engagé par définition. Il n'a pas besoin de s'engager.

— F. T. : As-tu le sentiment d'être un marginal de la pensée ?

— L. F. : Oui. Heureusement !

— F. T. : Et, en même temps, tu communique avec des gens... As-tu envie de les rencontrer ?

— L. F. : Non. Quand cela m'arrive, parfois je suis content. Peut-être parce que — du fait que je suis généralement plus âgé qu'eux — je peux les aider, non intellectuellement mais dans leur solitude psychologique ou physiologique. On dort tout seul, on est malade tout seul, on mourra tout seul...

— F. T. : Penses-tu que l'écoulement du temps donne davantage de lucidité ?

— L. F. : Peut-être suis-je moins con aujourd'hui qu'à vingt ans... Quant à la lucidité, je la possédais sûrement lorsque j'étais tout petit mais je ne le savais pas !

— F. T. : Tu as écrit, dans la préface aux **Chansons des quatre saisons** de Jean-Roger Caussimon, que tu éprouvais une « lassitude devant l'éternel recommencement ». Ecrirais-tu la même chose maintenant ?

— L. F. : J'essaie de ne pas y penser parce que, à ce moment-là, rien ne vaut la peine de rien. J'ai la vie que j'ai, c'est-à-dire que je suis strictement seul dans ma tête quand j'écris, dans mes mains quand je joue au piano... Cela dit, je suis comme tout le monde. Et j'ai heureusement ma femme et mes enfants qui me distraient...

— F. T. : Est-ce que tu as un bon contact avec les enfants ?

— L. F. : Oui. Avec quelques aléas. L'autre jour, ma fille, Marie, m'a dit qu'elle voulait participer à une crèche vivante faite à l'école où les curés sont présents comme ils le sont partout en Italie. Je lui ai dit : « Ecoute, Marie, si tu n'y vas pas, je te donne 100.000 liras ». J'ai voulu l'acheter... Et elle a refusé.

— F. T. : Qu'est-ce que tu en conclus ?

— L. F. : Que j'ai été con !

AVEC LE TEMPS...

— F. T. : Toi qui es poète et musicien, es-tu attiré par la philosophie ? Y a-t-il des œuvres qui t'ont marqué ?

— L. F. : Bachelard ! **La psychanalyse du feu...** Quand j'ai publié **Poète... vos papiers !**, j'ai envoyé mon livre à Bachelard, au milieu d'un service de presse considérable.. que j'avais dû faire pour les convenances... Et Bachelard a été le seul à me répondre ! Ce que j'ai toujours aimé dans l'œuvre de Bachelard, c'est sa façon de mettre la philosophie à portée d'oreille... ou d'œil, pour le profane. La « transcendance transcendée » de Sartre et de quelques autres m'a toujours fait rigoler !

— F. T. : Quand tu écris, as-tu l'impression de maîtriser ce qui est l'objet de ta création ?

— L. F. : Je suis « dicté ». Ce n'est pas moi qui écris. Du moins, pas la première phase, pas le premier vers... Je t'ai raconté, ailleurs, ce que Valéry disait de l'inspiration... Mais, bien sûr, il y a le travail, comme une longue patience, avec le doute. Personne ne peut savoir la solitude de l'artiste, s'il n'est pas artiste lui-même.

— F. T. : Tu te dis le « porte-parole d'un monde perdu » mais tu t'affirmes également « de demain matin »... N'y a-t-il pas contradiction entre passé et futur ? Entre mémoire et projection visionnaire ?

— L. F. : Je ne pourrai pas expliquer totalement ce que j'entends par « porteparole d'un monde perdu » mais je sais que ce que j'écris ne vient pas de moi... De quelque chose qui demeure dans la mémoire collective ? Sans aucun doute ! Il n'y a pas contradiction parce que, pour moi, le temps n'existe pas. Les millièmes de seconde... Tu peux mettre dix ans à les calculer... et la seconde ne sera pas finie ! C'est le temps statique.

— F. T. : Mais ta vie ? La vie ? Elle est chronométrée... Nous la vivons ainsi...

— L. F. : J'ai le sentiment confus que nous vivons une vie de souvenirs, que nous ne sommes pas ici... Peut-être sommes-nous déjà morts... Et, en te disant cela, je te dis aussi que j'aime ma « vie » actuelle, parce que je suis heureux.

— F. T. : Tu donnes à « La mort des amants » de Baudelaire une préface étrange : « L'amour sans la mort, ce n'est pas tout à fait l'amour »...

— L. F. : Je veux signifier par là que l'amour, c'est l'éternité de l'instant. Si l'instant n'est pas éternel, ce n'est plus l'amour.

— F. T. : Lorsque tu chantes, il ne reste rien de ce spectacle, sinon quelque chose de très fort dans la mémoire du public. Ce caractère éphémère ne te donne-t-il pas un sentiment de dérisoire ?

— L. F. : Je n'y pense pas. Les gens me rencontrent, et ce que je leur dis les convainc ou non. Je ne me pose pas d'autre question, sans doute parce que, du fait de la multiplication par le disque, rien n'est tout à fait perdu... Cela dit, je n'aime pas voir les enregistrements qui existent de certains de mes spectacles, pas plus que je n'aime ma voix.

— F. T. : Tu m'avais dit, un jour, ne pas aimer ton sourire, et pourtant il irradie comme le bonheur. Ce que tu me dis de ta voix me surprend encore davantage car elle est, pour moi, à elle seule, la musique... N'en as-tu pas conscience ?

— L. F. : Non. Je suis, bien sûr, heureux que d'autres pensent différemment mais, à mon avis, ce que tu appelles ma « voix » est simplement une question de « métier »... De toute façon, comment veux-tu avoir une idée objective de ce que tu es, te voir et t'entendre comme les autres te voient et t'entendent ?

— F. T. : J'avais le sentiment que, depuis 1969, tu t'orientais vers la parole, une insurrection d'un « je » singulier... Aujourd'hui, j'ai l'impression que tu vas davantage vers la musique, notamment avec **L'Opéra du Pauvre...**

— L. F. : Ce n'est pas volontaire. Cet « opéra » a d'abord été un ballet écrit en 1956. Il y avait trente-huit minutes d'une musique qui a été « perdue ». J'ai tout repris dans une autre perspective. Quant au **Chant du hibou**, j'ai pu l'enregistrer par la grâce d'une plage vide, dans cet album. Et parce que je n'avais pas à mettre ma voix sur un concerto pour violon... Cela me réjouit, mais ce n'était pas prémédité.

— F. T. : Que veux-tu dire quand tu écris : « La poésie n'est pas dans les mots mais loin derrière, peut-être dans quelque chose de pas fini » ?

— L. F. : Pour moi, quelque chose de pas fini, c'est quelque chose que je ne pourrai jamais connaître.

— F. T. : Crois-tu à l'avènement d'un âge d'or ?

— L. F. : Je suis comme un gosse qui croit au Père Noël... Que peut-on dire, dans le monde actuel, sinon son désir ? Quand je dis : « Vienne l'âge d'or », c'est un souhait, rien de plus. Ce n'est pas possible aujourd'hui. Demain ? Je n'y crois pas beaucoup, mais qui sait ?

— F. T. : En « pirouette » finale, j'aimerais te poser quelques questions rapides sur le mode de « Réversibilité » de Baudelaire... Connais-tu l'angoisse — et laquelle ?

— L. F. : Je ne sais pas ce que signifie le mot angoisse. Mais la peur, oui. La peur d'un bruit qui surprend. La peur de la mort, évidemment.

— F. T. : Connais-tu la haine ?

— L. F. : Non. Pourtant je le voudrais ! Mais je n'y arrive pas...

— F. T. : Connais-tu la joie ?

— L. F. : Tout le temps. La joie, c'est fantastique... C'est pour cela que je pleure très souvent. La beauté, la musique, des situations particulières et indéfinissables, et c'est la joie... et les larmes aussi !

F. T.

« COMME UNE FILLE , LA RUE S'DÉSHABILLE
LES PAVÉS S'ENTASSENT ET LES FLICS QUI PASSENT
LES PRENNENT SUR LA GUEULE ! »

